

Jean-Claude B el egou - Ibidem

JEAN-CLAUDE BELEGOU

Ibidem.
(EXTRAIT)
(ROMAN)

6. (Le grand ménage.)

Le feu qui cette aube-ci se réveilla brusquement dans la cheminée, peu après qu'il en eut extirpé et rassemblé les braises, qu'il y eut rajouté quelque fagot, faisait partie de ces rares événements de la journée qui, un bref moment, le remplissaient d'aise, de contentement. Les flammes perçaient les dernières obscurités d'une lueur sémillante, ranimant l'espace glauque et goudronné de l'âtre. Et tout à la fois calmes et agitées elles dissipaient les froids humides accumulés entre les murs durant la nuit, faisaient craqueler le silence. Alors il buvait sans bruit, pour ne point enfreindre ou entacher ce calme résigné, le bol de café, rassuré de ce dimanche où il n'aurait pas à sortir, pas à aller travailler, pas à parler, à dire. Où il pourrait enfin se taire, se terrer un peu.

Déjà il appréhendait la nuit, qui de nouveau dans quelques heures de ces jours de décembre, étendrait sa noirceur, abandonnant les grandes pièces aux lumières ternes des ampoules électriques.

Il goûtait également de ces furtives jouissances, lorsque dans un rare rayon de soleil, les juments, qu'il libérait un temps, quelques minutes au matin de certains jours moins lourds que d'autres, de leur enclos hivernal, caracolaient dans le champ ouvert soudain à leurs galops, arrachant de leurs fers la maigre croûte d'herbe sur la terre imbibée, projetant les mottes de boue. Vite échauffées de leurs courses et leurs ruades, les naseaux fumant, elles s'arrêtaient ci et là pour arracher à l'hiver quelques chétifs brins d'herbe. Il sentait à les contempler, à sentir leur évidence animale, une bouffée de liberté, d'air, de respiration, de joie qui d'elles à lui l'atteignait. Alors il versait le grain dans les auges, approvisionnait le foin dans les râteliers, signant ainsi le retour des bêtes à leur enceinte et son retour avide à l'insensible.

Ou encore des ces brefs éblouissements de la conscience, lorsque quelques crocus qui avaient subsisté, en février pointaient, vifs bleus et jaunes stridents, aux volumineux pétales disproportionnés, cloches énormes culs sur tête, en haut de leur trop courte tige les hissant à peine au-dessus de la terre détrempée, et ranimaient de leurs grosses taches de couleur l'espace mort du jardin qu'il avait abandonné.

Pour le reste, passé cet émoi somme toute succinct, la journée s'ouvrait devant lui, le ciel passant du rose au gris argenté, comme une immense béance, un vide renouvelé, une lacune intérieure. Il ne savait plus ce qu'il faisait là. La pluie sans cesse revenait.

Les longues journées de travail entamées à la hâte au matin, il les avait pourtant connues, choyées, chéries, multipliées, étendues. Vivant en ce temps passé de cet engagement sans faille, à défaut que d'être sans doutes et sans désespoirs, qui fut sien, d'une volonté opiniâtre et têtue, maligne.

Un matin, un de ces matins bornés d'hiver, quelque chose s'était cassé, avait mué en lui, s'était dissous. Il se souvenait parfois depuis lors de cet homme qu'il avait été. De cet homme agissant, voulant, projetant toujours plus qu'il ne pouvait immédiatement faire, mais finissant toujours par s'acquitter de ses désirs. Il s'en rappelait, non sans nostalgie, se remémorant cet individu plein, existant, vibrant, émotif ; souffrant certes, mais sans cesse sauvé par ce qu'il avait projeté, ce en quoi il avait placé sa foi, ses illusions mêmes. Il était devenu tellement autre que lui-même.

Il s'en souvenait aujourd'hui encore comme d'un personnage de roman, un héros fictif, une de ces figures auxquelles la littérature - ou la philosophie, ou l'histoire - sait si généreusement prêter sens et existence, qu'elle sait à merveille insérer dans une histoire sans faille, avec un début et une fin, un de ces personnages qui ont un caractère, un physique, des papiers littéraires, un pedigree narratif.

Lui qui, dorénavant, n'était plus que cette forme vide et seulement vaguement inquiète de ce manque. Il en regardait l'image sur une de ces photographies vieilles, racornies, toujours loupées un peu, qui traînait sur un manteau de cheminée entre divers bibelots qu'il ne goûtait plus depuis longtemps déjà. C'était l'image captée en ce temps-là, de ce qu'il fut. Et il en comparait les formes dans le miroir au cadre doré, qui désormais ne livrait plus qu'un visage éteint et creux qu'il ne cherchait plus à remplir qu'en l'habillant de noir.

Bien sûr il pouvait étendre le bain, le prolonger, s'endormir un peu de nouveau, par-delà la nuit et le lit agité, à l'intérieur de ce sarcophage d'émail blanc - ou qui l'avait été un jour parfaitement - abandonner le corps nu flottant entre les parois profondes et proches, amolli par l'eau chaude, et qui peut-être comme le savon finirait par fondre tout à fait là et s'engloutirait par la bonde. Le corps sans plus de désir, sans accident, lisse et pourtant déjà marqué, ridé au front et sur les joues. Le corps un temps reposé, abandonnant tout effort, qui s'étalait là sous ses yeux, acculé dans ce fond.

Mais une fois les flammes projetées, une fois le petit déjeuner consommé et le corps lavé, une fois les bêtes nourries, que faire de cette journée à nouveau? Rester inerte - un jour de plus, un jour de moins... - devant le feu toujours semblable mais toujours changeant, au moins vivant?

Lire, il ne le pouvait plus. La pensée des autres, autant de passion qu'il lui reconnût, et d'égards qu'il lui accordât, l'insupportait de déranger ses ratiocinations, une violence sourde l'empêchait de s'y tenir.

Le jour s'était levé qui découvrait la saleté accumulée de la maison. Comment pourrait-il vivre encore dans cet espace à l'abandon, désordonné? Ce gâchis lui fut soudain sauvagement insupportable qui s'était accumulé insidieusement de vivre, et

empêchait le vide des pièces de demeurer intact et vierge, la grisaille d'être immaculée.

Il se sentait cependant sans forces aucunes, chaque geste, chaque pas, chaque tache lui était devenu un effort insurmontable, une violence qui lui était faite de sortir de l'inertie où seule il se plaisait. Chaque acte était trop de vie, aurait appelé trop de soif, aurait rappelé trop de désir.

Mais entre le néant désiré de son inaction et le désert à restaurer de son territoire il n'y avait plus de conciliation possible. Ainsi la vacuité même savait nourrir ses contradictions et porter au mouvement. Et son corps finit par céder à l'appel, somme toute cyclique, quasi lunaire, du grand ménage.

Tout ceci qui était à faire se découvrait sans fin et sans limite, sans commencement même. Car par où entamer une brèche dans le désordre, où trouver prise sur ce qui s'étale en chaos, comment rétablir la juste place des choses, celle enfin où elles ne le perturberaient plus, ne troubleraient plus son esprit?

Par quelle pièce débiter, salle à manger, cuisine, salon, bibliothèque ou chambre, salle de bain ou escalier? Ou par quel nettoyage, celui des vitres devenues opaques des fumées qui, par grand vent ou grande pluie, s'épandaient au-dedans des pièces au lieu de monter au-dehors; des sols maculés de terre rapportée de la cour ou du champ ou du jardin, malgré les bottes qu'on se devait d'ôter à l'entrée - mais le faisait-on toujours? et il y avait les invités - ou de la vaisselle amoncelée pêle-mêle dans les bacs de l'évier et jusque sur la table et qui commençait d'empester grasse et collante; des plinthes où la poussière s'accumulait et se compactait en une couche adhérente; des draps empesés de sueur, de poils de chats, de sexe; de la baignoire sillonnée de traces grisâtres; du lavabo où le brossage des dents projetait mille infimes déchets; du lave-mains sur la faïence duquel le robinet, qui fuyait depuis des années déjà, nourrissait un cercle calcaire; ou encore des traces de doigts sales, de tabac ou de boue - ou sait-on encore d'où provient la crasse? - laissées sur les murs, les interrupteurs, près des poignées des portes sur la peinture laquée ou le plastique lisse; ou bien encore des quelques meubles, tablettes sur lesquelles insectes morts échoués, poussières, cheveux dont on ne savait jamais comment ils atterrisaient là, cendres de cigarettes tombées éparées avant qu'elles n'eussent rejoint le cendrier.

Peut-être commencer par nettoyer l'émail du réfrigérateur ou des plaques maculés de projections de cuissons et de fumées de four; ou la radio, ou le téléphone, qu'un coup de mouchoir distrait passé entre les touches et sous le combiné de temps en temps dans l'ennui d'une conversation qui n'en finissait pas, ne suffisait pas à maintenir propre. Il se rassit après avoir ainsi parcouru les pièces. De nouveau devant le bois qui se consumait, à nouveau devant ce spectacle de l'éternel retour.

Enfin, aussi pénible lui fut-il de se mettre à agir, aussi difficile il lui était devenu de demeurer au milieu de ce naufrage. L'obsession maniaque sur l'accablement un moment l'emporta. Il lui fallait gommer, effacer ces traces trop humaines, de trop d'agitation, de présence métabolique, de manger, de boire, de dormir, d'entrer et de sortir; ôter les signes que son corps laissait, accumulait derrière lui comme de la bave d'escargot, rétablir autour de lui l'ordre impassible du rien. Car ces ruines du quotidien n'avaient décidément rien de romantique, et du romantisme il se fichait.

Qu'il ôtât un à un sous le jet tiède du robinet les débris de nouilles déshydratés et collés, les graisses solidifiées, les fonds de sauces asséchés, les restants de légumes, de viandes, les os, les pépins de fruits, qu'il les mouillât et brossât avec application, remplaçant l'amas désordonné et étale, dégouttant, par des architectures de bols, couverts, assiettes, casseroles, saladiers, verres, logiques et hiérarchiques. Qu'il fit place sur l'acier inoxydable et le chrome à la mate brillante humide et nette avant que de plonger une à une les piles ainsi constituées et rincées dans le bac moussant de lavage, jusqu'à ce que son eau fût glauque des graisses et détritiques, puis la cuvette d'eau claire, avant qu'il ne reconstituât cette pile de vaisselle inversée sur l'égouttoir rainuré.

Qu'il balayât scrupuleusement, allât chercher chacun son tour, et jusque dans les coins les moutons informes et fuyants, constituant peu à peu un tas uniforme et centré de tous ces fragments qui jonchaient le sol, que sa main les acculât dans la pelle avant que de les précipiter dans la poubelle garnie d'un sac de polyéthylène.

Qu'il pulvérisât au pistolet de matière plastique les produits détartrants, dégraissants, récurant, avant que de passer l'éponge pour laisser derrière soi une surface lisse et immaculée, autant que faire se peut - car les choses s'usent et se dégradent imperceptiblement.

Qu'il essuyât soigneusement un à un les petits carreaux de la bâtisse aux fenêtres multiples et démesurées, dedans, dehors, passer et repasser les chiffons jusqu'à ce que plus aucune trace des desseins de la main ne subsistât sur le verre redevenu transparent et l'image du dehors présente.

Qu'il frottât les carrelages jusqu'à ce que leur couleur, délavée, réapparût.

Enfin qu'il laissât derrière lui une ère, non de luxe et de volupté, mais plus modestement d'ordre et de vide, de rangé, qui satisfasse l'esprit inquiet et soucieux d'éliminer les empreintes de l'humaine insanité, de cette occupation forcée des lieux, des maisons, des pièces aux hauts plafonds.

Et la nuit était venue. Il n'en finirait jamais ainsi de remettre les choses à leur place et tout serait sans cesse à recommencer, à remettre sur le tapis, à battre, à effacer, à nier.

Aussi le jour suivant, il s'éveilla avec une immense envie, irrésistible frénésie, de détruire et poursuivre plus avant, à un point de non-retour le grand oeuvre du vide. De se débarrasser du temps. Il voulait respirer enfin, ne plus éprouver cette gêne, ce poids au corps, ces dyspnées.

La lumière d'hiver était froide et bleue par les fenêtres et jusque sur les murs blancs, le soleil bas, les ombres découpées et nettes, violentes presque. Il avait gelé, du givre était figé par endroits sur les vitres. Ce froid sec appelait à mordre, à ce qu'il quittât définitivement toute condescendance. Les feuilles des haies de laurier brillaient telles les plantes d'un appartement dont les murs n'auraient jamais été bâtis.

Il lui fallait continuer d'alléger les choses autour de lui. Leur poids était si grand qui sans cesse l'enfermaient et le définissaient, le cernaient de leurs restes insidieux, lui murmurant sans cesse : <<Regarde qui tu fus, et regarde qui tu es.>>

Correspondances, lettres d'amour approximatives d'abord, tentant de résister et s'effrayant du devenir, passionnées un jour jusqu'à ne plus se retenir d'indécence, closes enfin sur des aveux de haine et promesses de vengeances ; logorrhées

aveugles de nos petites solitudes et nos grands abandons, signes postaux de fuites accidentelles en vacances et voyages ; récits exilés de caserne des amis d'adolescence rattrapés par l'ordre militaire , photographies d'autant émouvantes qu'elles s'étaient avérées maladroites ; bracelets, coquillages, billets d'avion, tresse de cheveux, vêtements intimes, dessins esquissés à la hâte, plume d'oiseau recueillie, dérisoires fétiches de jeunes filles passées ; objets cadeaux qui avaient essayé de l'enfermer, qu'on avait, non sans perversité insidieusement imposés à son univers, coupures de presse mortes qui voulaient forcer sa lecture d'un monde qui le désolait, notes de travail qu'il ne comprenait plus à quoi bon poursuivre, notes des cours de son passé vaguement étudiant, ou de lectures qui lui avaient alors semblé essentielles mais dont il voulait dorénavant s'épurer.

Esquisses d'écritures velléitaires et incapables.

Il jetait les dossiers, les chemises cartonnées, vidait les classeurs, les boîtes, closes depuis longtemps, étaient violées, expurgées, délestées, avant que d'être écrasées, ou brûlées, elles-mêmes. Et quand la bibliothèque, le grenier, jusqu'aux cadres sur les murs, furent ainsi vidés, en une hémorragie soigneusement orchestrée et triée non sans une compulsion morbide, vers les grands sacs poubelle bleu horizon. Quand il en eut empli cent puis cinq cents puis mille litres ainsi des déchets de son existence - il avait jusqu'à ce jour tout gardé et accumulé de lui et des autres - il se coucha sur le dessus du divan, fixer le plafond de ses yeux sans regard, et songea qu'il lui faudrait bientôt partir. Aller vers le froid, vers le loin, vers l'absence radicale, errer dans ce nouveau dénuement. Prendre la camionnette et fuir le long des côtes maritimes, dans les landes, vers les joncs, vers le dehors, n'avoir plus de dedans que l'espace infime du véhicule, se coucher en chien de fusil encore dedans, aller, rouler, marcher, dans le vent, dans le bleu, dans le givre, jusqu'à ce qu'il n'existât plus rien que ce monde limitrophe des falaises, où les terres meurent et reculent peu à peu, lentement, pour laisser place à la mer toujours offensante, à la plage. Plus rien.

Les meubles pourraient ainsi redevenir cases vides, espaces de jeux pour chats peut-être, comme au jour, il y avait dix années, où il avait tout emménagé avec lui, fuyant la ville, épousant la demeure aux grandes fenêtres mais aux petits carreaux, aux murs centenaires, aux plafonds élevés, aux planchers mouvants.

Mais aussi à quoi bon, se dit-il, aller ailleurs, n'était-ce pas encore céder à une nouvelle illusion, celle que l'espace traversé, jalonné, suffirait à subsister autrement, nourrirait un nouvel être? Qu'ailleurs serait différent, quand tout était égal.

Alors il décida plutôt d'achever la clôture qui isolerait définitivement l'espace du jardin qui lui-même cernait la maison du reste des choses et des hommes, du reste des terres.

C'était là un ultime effort pour lui rendre à nouveau ce lieu vivable, et il n'en détestait pas la rudesse, même s'il savait déjà le nombre de fois, où, pris de découragement, exténué en cet effort pour un corps trop malingre, il abandonnerait, un temps au moins, cette besogne aussi.

Après, il pourrait demeurer en paix, ses yeux contempler sans nul embarras, le capharnaüm d'une demi-vie évacué et la mort enfin présente, sans plus rien pour la dissimuler à la pensée, pour s'en distraire, sans rien de cette absurde et cocasse frénésie à vivre des vivants, à s'occuper et combler l'espace, à s'agglutiner, à tromper l'oeil et les sens, à s'affairer de rendez-vous en courses, à être d'autant plus

Jean-Claude Bélégou - Ibidem

ravi de courir, de ne plus avoir une minute à soi, à régenter et gérer le monde, à s'inventer mille projets et mille tâches indispensables, à être laborieusement, à s'étourdir, se répandre, bavarder.

De s'être délesté ainsi, mais aussi de s'être mutilé, blessé, il se sentait exalté. Les minutes, il voulait dorénavant les sentir, pures et fermes comme la glace, pouvoir les compter, les mesurer, en apprécier la durée et l'identité, le renouvellement constant, l'addition. Il voulait voir enfin ce qu'il en était.